Document généré le 24 avr. 2024 21:51

24 images

La traversée des apparences
Exotica d'Atom Egoyan

Caroline Benjo

Numéro 73-74, septembre–octobre 1994

URI : https://id.erudit.org/iderudit/23233ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)
1923-5097 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Benjo, C. (1994). Compte rendu de [La traversée des apparences / *Exotica* d'Atom Egoyan]. *24 images*, (73-74), 48–49.

Tous droits réservés © 24 images inc., 1994

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

EXOTICA
D'ATOM EGOYAN

La traversée des apparences

PAR CAROLINE BENJO

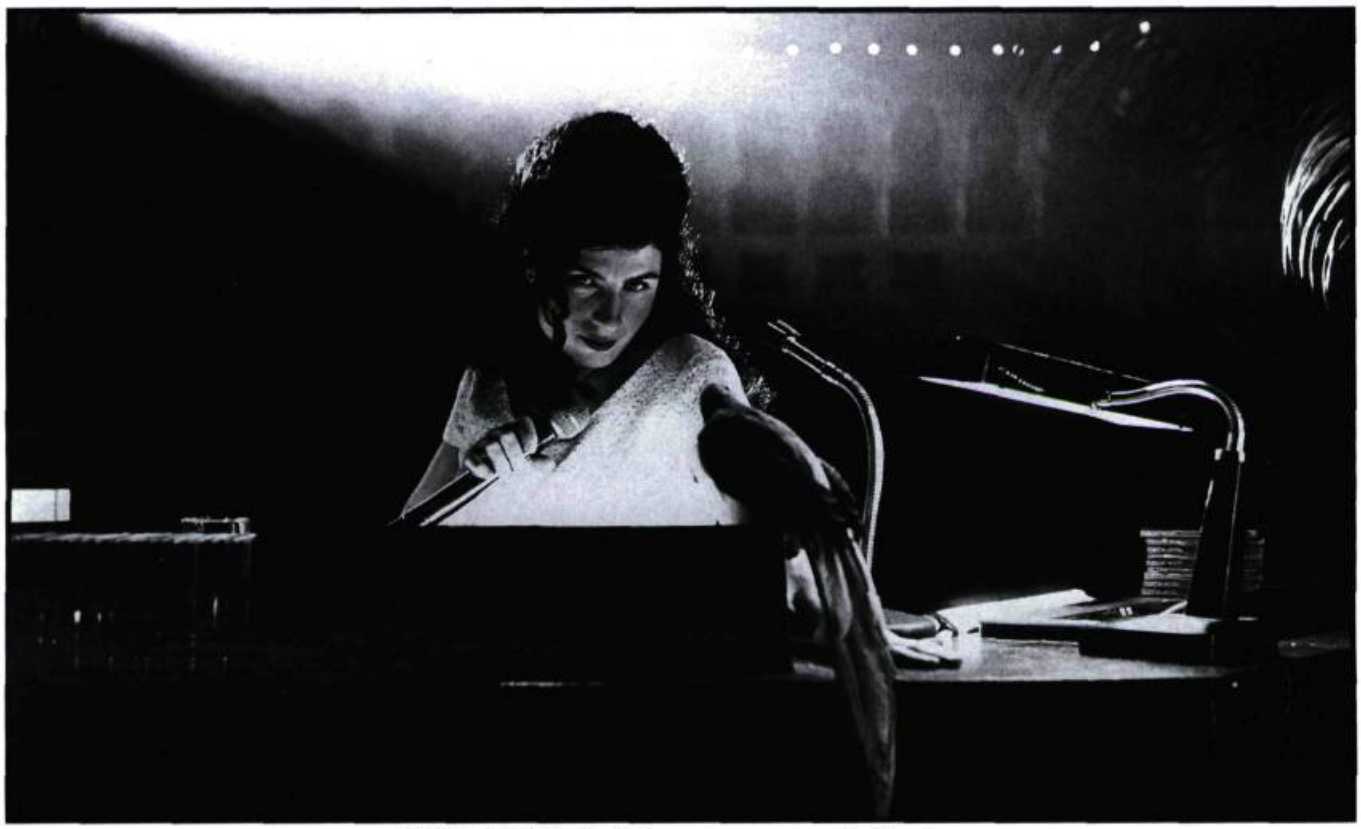
«Tu dois te demander ce qui a amené cette personne jusque-là. Tu dois te convaincre que cette personne a quelque chose à cacher.» Derrière une glace sans tain, dans un aéroport, un douanier (David Hemblen, acteur fétiche des films d'Egoyan, à la voix caverneuse et définitive) prononce ces mots, emblématiques du film à venir. Thomas (Don McKellar), voyageur que le soupçon désigne, ne fait pour le moment que se mirer dans le reflet trompeur de son visage. Il ignore ce qui l'attend de l'autre côté de ce miroir. Le sixième long métrage d'Atom Egoyan nous dit d'emblée de ne pas nous fier à ce que nous croyons voir.

Ce territoire frontalier du tout début, qu'on ne peut franchir qu'en se pliant à certaines règles, préfigure celui autour duquel le film s'articulera: l'Exotica, boîte de strip-tease, espace fortement codifié où les névroses individuelles ne peuvent pénétrer que masquées. Lorsqu'on y entre, c'est pour participer à un rituel bien défini: regarder les filles danser sur les tables et ne jamais les toucher même si elles peuvent, elles, toucher celui qui les regarde. Tout contrevenant sera sans ménagement expulsé. Le désir s'y joue donc sur un mode mineur, cadenassé, monnaie d'échange («Cinq dollars, c'est tout ce qu'il faut pour se sentir spécial») et rien d'autre.

Pourtant, en ces lieux et à l'insu de la très cérébrale Zoé (rayonnante Arsinée Khanjian) qui gère le désir de ses clients avec l'application d'une comptable, des êtres brisés tentent de reconstituer jusqu'au ver-

Mia Kirshner et Bruce Greenwood.

PHOTOS: JOHNNIE EISEN



Zoé (Arsinée Khanjian) régnant sur son paradis illusoire.

tige les fragments volatilisés de leur vie. Dans cette jungle de pacotille, ce sont quatre personnages qui tissent entre eux un réseau de dépendances: Zoé, la patronne des lieux, est enceinte des œuvres d'Eric (Elias Koteas, plus de Niro que jamais), le disc jockey. Celui-ci fut naguère l'amant de Christina (Mia Kirshner), la très jeune danseuse qui en costume d'écolière danse pour tous mais surtout pour Francis (Bruce Greenwood). Francis qui ne vient que pour elle et la regarde d'un regard fou de tristesse tandis qu'Eric, là-haut derrière son micro, commente aigrement la fascination exercée par l'écolière qu'il a jadis aimée et qui ne l'aime plus. Entre eux, un terrible secret que le film va lentement traquer: «En racontant l'histoire d'***Exotica***, je voulais organiser le film comme un strip-tease qui révélerait progressivement une histoire émotionnellement très chargée», déclare le cinéaste. D'où cette structure répétitive et lancinante que souligne la musique très orientale de Mychael Danna, mélodie hypnotique et étouffante qui recouvre le film à la manière d'un linceul.

Car ce film d'un cinéaste réputé pour son travail distancié et froid est une œuvre viscérale: ce qui couve sous ces images-là ne peut que brûler. Film sur la dépendance affective, la perte et la névrose qui s'ensuit, il s'agit également d'une variation infiniment subtile sur les avatars de la gestation, de la filiation et de la transmission: Zoé, qui a hérité l'Exotica de sa mère, attend un enfant qui prolongera la lignée, mais choisit un géniteur et non un père. Thomas, qui tient la boutique d'animaux domestiques légués par ses parents, fait du trafic d'œufs exotiques qu'il importe clandestinement dans son pays, plaqués contre son ventre, avant de les confier chez lui à une couveuse. Francis, enfin, qui a perdu sa fille, Lisa, dans des circonstances tragiques, recrée à l'infini, et de la façon la plus artificielle qui soit, les conditions de son existence, mêlant sa culpabilité (évident désir incestueux) et son besoin obsessionnel de protéger.

Dans ce monde, il n'y a pas de travail de deuil possible, pas d'après. À la faveur d'un geste de trop, le très précaire équilibre vole en éclats. Que l'on barre l'entrée de ce territoire du désir à l'un de ses protagonistes et c'est sa vie qui bascule, et le besoin d'en découdre — tuer l'empêcheur de souffrir en rond — qui prend le dessus. Si l'univers d'Egoyan a jusqu'alors été celui du dispositif comme fin en soi (univers où la médiation par les images, en particulier vidéo, illustrait une certaine forme d'aliénation qui gagnait parfois le film lui-même), ici le dispositif n'est qu'un moyen au service d'un récit mais plus encore de ses personnages. Et lorsque le film enfin se lézarde pour laisser passer le réel, c'est le temps de l'avant, d'un bonheur à la fois lumineux et déjà miné de l'intérieur, qui affleure à la surface: bouleversante scène finale où la jeune Christina, encore au seuil de l'enfance, baby-sitter occasionnelle de la petite Lisa, au visage ingrat, à peine éclos, dit à demi-mot son immense besoin d'amour à Francis, qui la raccompagne chez elle. On comprend alors qu'il n'y a de paradis qu'illusoire — ou encore exotique — et que l'innocence ne peut être qu'à jamais perdue. Ou le cinéma comme ultime traversée des apparences. ■

EXOTICA
Canada 1994. Ré., scé. et dial.: Atom Egoyan. Ph.: Paul Sarossy. Mont.: Susan Shipton. Mus.: Mychael Danna. Int.: Bruce Greenwood, Mia Kirshner, Elias Koteas, Arsinée Khanjian. 103 minutes. Couleur. Dist.: Alliance Vivafilm.